



LET T R E S
 DE M O N S I E V R
 DE S I L H O N.

A

M O N S I E V R
 DE T I R E P E A V.

Il s'excuse de son long silence, & parle de la
 corruption de la Cour.



M O N S I E V R,

Au lieu des reproches
 que vous me pouviez
 justement faire, Je n'ay treuvé

Dd iiii

dans vostre lettre que des complimens & des tesmoignages extraordinaires d'affection. Apres cela ie suis contraint d'auoüer, que comme vous entendez parfaitement l'art d'obliger de bõne grace, vous sçauuez encore mieux le secret de tirer raison sans la demander de ceux qui vous doiuent, & qu'il n'y a point assez d'ingratitude dans l'esprit d'un homme pour resister à vostre bonté. Je vous confesse donc franchement ma faute, & me declare coupable d'auoir violé vne de ces Amitiez, qui sont le seul bien hors de nous, dont le sage doit apprehender la perte, & qui eust sans doute rendu la beatitude des Stoiciens plus parfaite, s'ils l'eussent adiousté à la vertu. Ce n'est pas que ie n'aye tousiours reueré au fons de mon ame ces belles quali-

tez qui m'obligerent premièrement à vous aymer, & que ie n'aye cheri à l'egal de ma vie la bonne volonté que vous auez eüe pour moy, & de qui vous m'auz tant de fois iuré que la durée seroit éternelle. Mais certes i'ay creu durant quelque temps, que les grands malheurs ressembloient aux maladies contagieuses, & qu'ils auoient cela de commun avec elles, qu'ils pouuoient en conscience suspendre les devoirs de l'amitié. Toutefois puis que cette excuse ne seroit pas de vostre goust, & qu'elle pourroit diminuer le merite de la faueur que vous m'auz faite, il vaut mieux que ie la condanne, comme vne de mes erreurs du tēps passé, & que ie me persuade pour l'auenir, que la vraye Amitié ne doit pas estre moins pure que la

426 DE MONSIEUR
chasteté d'une Religieuse, qu'elle
est desia gastée au dedás, lors qu'elle
souffre au dehors quelque chose
qui l'offense, & en un mot, qu'elle
n'est iamais assez innocente, si elle
est en peine de se iustifier. Mais
pour respondre plus particuliere-
ment à ce que vous m'escrivez, ie
vous conseille pour vostre hõneur
d'estre desormais plus retenu à me
donner des louanges, & de ne per-
dre pas comme vous faites pour
l'amour de moy les plus belles pa-
roles du monde. Autrement vous
courriez fortune de faire mal pen-
ser de vostre vertu, & au lieu d'estre
estimé liberal, vous seriez pris
pour un prodigue. Ie vous veux
desabuser, quand i'ay fait dessein
d'escire icy, & d'exposer au plus
grand iour de la France les produ-
ctions de mon esprit, i'ay recon-

nu de bonne foy ma foiblesse, & que c'estoit vne espece de disgrace pour moy, de venir dás la rencontre des meilleurs Escriuains qui ayent esté iusques icy parmy nous. Mais aussi i'ay consideré que les plus petites estoiles qui sont dans le Ciel ne sont pas inutiles au monde, & que s'il n'y auoit que le Soleil, & les grands Astres qui enuoyassent leur lumiere & leurs influences ça bas, nous ne verrions pas peut-estre tant de merueilles en la nature. C'est pourquoy quelque auantage que les autres ayent sur moy, & quelque perfection qui reluise dans leurs escrits, tout cela n'est pas capable de me faire abandonner ma resolution, ny d'affoiblir le desir que i'ay de defendre de toutes mes forces le party de Iesus-Christ, & d'asseurer les

428 DE MONSIEUR
fondemens de nostre Religion.
Encore suis ie certain, que comme
en la disposition des sens, la nature
a fait que les moins nobles sont les
plus necessaires, & que nous n'a-
uons pas tant besoin pour nostre
conseruation, de la veuë, que de
l'attouchement: de mesme les ou-
urages que ie medite, pourront
estre recommandez par la necessi-
té du temps, s'ils n'ont la grace, ny
la beauté, que l'art donne à ceux
des autres. Sur ce que vous m'ef-
criuez pour me desgouster de la
Cour, & pour me retirer de son
importune & desreglée agitation,
ie vous diray, que si i'eusse seule-
ment veu il y a huit ans le por-
trait que vous m'en auez enuoyé,
quelque ardente que fût en ce
temps là ma curiosité, elle eut sans
doute cédé à la raison. Et si i'auois

à choisir maintenant que ie connois par experience ce qui en est, plustost que de m'y embarquer, ie me refoudrois à courir toutes les mers, & faire le tour de la terre, moy qui ay apprehendé iusqu'icy le traiect d'une riuere. Mais quoy, il arriue à la pluspart de ceux qui se iettent à la Cour, ce qui arriua à quelques vns des compagnons de Colombe en la descouuerte des Indes Occidentales. Ceux-là impatiens de leur premier bon-heur, & excitez par les grands succez de l'autre, se mirent à chercher de nouvelles mers, & des terres inconnuës : mais comme aux affaires du monde, les mesmes desseins ne rencontrent gueres les mesmes euenemens, ils perirent miserablemēt, ou engloutis par la mer qu'ils vouloient despoüiller de perles, ou

massacrez sur la terre qu'ils pésoiét
espuiser de metaux : Ainsi l'exem-
ple de peu de gens qui ont bien
reüssy , & qui se sont esleuez au
dessus de leur condition , attire
la ruine d'une infinité d'autres ,
dont plusieurs auroient chez eux
dequoy estre contents, s'ils sça-
uoient supporter leur bonne for-
tune, & la conduite desquels est
d'ordinaire si estourdie , qu'on
pourroit douter s'ils n'auoient pas
fait résolution de se perdre. Ce sont
pourtant les moindres desordres,
& les plus suportables accidents
qui me font haïr la Cour. Il y a ou-
tre cela vne si grande corruption
des mœurs, & les opinions du bien
& du mal y sont tellement chan-
gées ; que vous diriez que les loix
de la conscience n'ont pas esté fai-
tes pour les Courtisans , & qu'ils

ont vne raison toute differente de celle des autres hōmes. Le vice qui ne marche ailleurs qu'avec crainte, & que la honte tient tousiours à l'escart & dedans les tenebres, cherche icy la lumière & la foule, & ne sort iamais en public que pour triompher : De sorte que dās la plus lasche seruitude qu'on puisse s'imaginer, ie ne voy qu'une seule marque de liberté de reste, qui est d'oser publier le mal que l'on fait. Au cōtraire la Vertu s'il y en a, se cache de peur d'offenser la bien-seance, ou s'il en paroît quelque chose, ce n'est pas la Vertu, mais son ombre, & vne subtile apparence de bien, pour couvrir de mauuais desseins, & deceuoir les ames credules. On n'y connoit point d'amitié sans interest, & cette pure vnion des volontés telle

qu'Aristote & Cicéron nous la figurent, & dont ils nous alleguent des exemples, n'est qu'une peinture faite à plaisir, & une de ces belles fables qui composoient la félicité du siècle d'or. Le desir de la gloire n'y travaille point les esprits; & cette noble passion qui ne laissoit point dormir Themistocle, qui a rendu Alexandre jaloux des conquestes de son Pere, & qui a fait pleurer Jules Cesar, s'est toute changée en envie, & est devenue une miserable inquiétude, qui s'entretient de la prospérité des autres, & ne s'appaise que par leur ruine. Tellement que ceux qui aspirent aux charges & aux honneurs, ne fondent pas tant leurs esperances sur l'opinion qu'ils ont de leur propre mérite, que sur le suiet des disgraces qui arriuent tous les iours

iours à ceux qui les possèdent : Celly-là est le plus habille qui sçait tromper le plus finement, & à voir abuser comme l'on fait des paroles & des promesses, ie croy fermement que la vie ciuile n'a point icy d'autre lien que la mauuaise foy, & que le commerce s'y esteindroit, si l'on en bannissoit la tromperie. Peu de gens y despensent leur bien avec iugement, la prodigalité consume les petits, & l'auarice brusle iusques dans l'ame des Princes : Et bien que ce soit vne chose estrange que deux contraires s'assemblét sans former vn temperament, on voit pourtant assez souuent vn mesme homme estre auare & prodigue tout ensemble, sans estre iamais liberal. Les simples debauches de la chair y sont tenuës pour innocentes, ou du moins trop po-

434 DE MONSIEUR
pulaires, & il ne reste plus à l'Italie
pour auoir vne riuale de ses cri-
mes, que d'enseigner encore à la
France l'vsage des poisons, & les
moyens d'exercer des vengeance
inconnuës; apres luy auoir appris
des ordures qui deshonnent la
nature, & les inuentions des subsi-
des qui mangent les peuples. Mais
c'est trop parler de la Cour, & ie
ne me fusse pas tant étendu sur
vne matiere si odieuse, n'eut esté
pour vous faire voir comme ie de-
meure d'accord avecque vous,
qu'il n'y a point de seiour si dan-
gereux que celuy où ie suis, & que
pour se bien porter en vn air si cor-
rompu, il faut auoir d'autres pre-
seruatifs que ceux de la raison, &
des forces plus grâdes que ne sont
les ordinaires. Neantmoins pour
venir à la consequence de tout ce

DE SILHON. 433

discours, & pour vous satisfaire sur le conseil que vous me donnez de songer à la retraite, & à mon repos, ie n'ay qu'un mot à vous dire, qui est que le port est toujours desirable à ceux qui sont dās la tourmente, mais qu'il n'est pas toujours en leur pouuoir d'y aborder, lors qu'ils le desirent. Je suis

A Paris ce 10. Ianuier
1627.

Vostre tres-humble &
fidelle seruiteur.

SILHON.

E e ij

436 DE MONSIEUR



A MONSIEUR

DE

MARCA PRESIDENT

AV PARLEMENT

DE NAVARRE.

Il luy enuoye quelques fragmens du Prince
de Monsieur de Balzac.

LETTRE II.



MONSIEUR,

Je vous enuoye quelques fragmens d'un liure intitulé, *Le Prince de Monsieur de Balzac*. Je m'assure qu'après que vous les aurez leus, vous m'auoüerez que jamais langue n'a receu plus de ri-

chesses en si peu d'espace , que la nostre , & que ces fragmens sont des mēbres d'un des beaux corps , que l'art & la nature nous puissent iamais faire voir. Or d'autant que ie sçay que vous estes de ceux , qui ont le plus admiré les premiers ouvrages de ce grand Esprit , & qu'estās l'année passée à Fontaine-Bleau , nous eusmes plusieurs discours sur la nouveauté de son Eloquence ; ie m' imagine que vous ferez bien aise d'apprendre encor quelque chose des conditions de sa personne , & du succez de la reputation qu'il s'est acquise de deçà. Je vous diray donc , Monsieur , que bien qu'on l'ait voulu accuser qu'il n'estime rien en ce monde que soy - mesme , & que tout le bien qui se dit d'autruy l'offen- ce ; ie n'ay iamais pourtant con-

neu homme moins coupable de ce defaut que luy, & comme c'est vne des plus assurees marques d'une ame grande, & que le ressentiment d'une extraordinaire vertu tient exempt des mouuemens de l'Enuie, de parler auantageusement du merite des autres; il est certain que iamais personne n'a donné plus liberalement des louanges qu'il en donne. Et neantmoins quoy que cela soit fort vray, on n'apas laissé de luy vouloir rait celles, qu'il a meritées du consentement de tous les honnestes gens, & de luy desrober vn bien que la plus genereuse ambition se propose pour sa fin, & que la vertu reçoit de dehors pour sa recompense. Ce n'est pas que ie trouue estrange que les grands Escruains ayent eu d'abord de la ja-

loufie pour les escrits, & comme ie ſçay qu'une lumiere eſclatante offence la veüe, iuſqu'à ce qu'on ſ'y ſoit accouſtumé, ie ne m'eſtonne pas auſſi qu'ils ayent eſté troublez à l'auenement de ſa gloire, & qu'ils ne l'ayent regardée croiſtre qu'auccque déplaiſir: Mais puis que l'enuie n'a de couſtume de s'eſleuer que parmy ceux qui ne ſont pas de condition fort inegale, & que nous n'auons pas oüy dire iuſques icy qu'un ſimple ſoldat n'ait pû ſouffrir les triumphes & les honneurs d'un General d'armée; ie ne puis comprendre comme quoy de petits Autheurs, (car tels ſont les Accuſateurs de Monſieur de Balzac, comme vous ſçaurés bien toſt) ayent oſé luy declarer la guerre, condamner tous les bons eſprits,

qui se sont rengez de son party, & dementir la voix publique qui conferue sa reputation. Ce desordre pourtant n'a pas esté inutile à la France; car de là on a pris sujet de composer vne Apologie si belle, qu'on void bien qu'en cette occasion l'Eloquence a plaidé sa propre cause, & si honorable pour Monsieur de Balzac, qu'il faut croire que celuy qui l'a composée s'est trompé au titre qu'il a donné à son œuure, & qu'il a eu dessein de faire vn Panegyrique: ou bien qu'un si noble criminel ne pouuoit estre defendu, qu'avec des Eloques, ny accusé que pour sa gloire. Mais affin que ie vous informe plus particulieremēt de l'inclinatiō qu'il a tousiours euē pour l'Eloquence, & de l'obligation que nous luy auons de ce que c'est

luy le premier qui en a rendu nostre langue pleinement capable. Vous devez sçauoir que la nature qui l'auoit destiné à vne si grande chose, luy imprima elle-mesme le desir de l'entreprendre, apres l'auoir pourueu des principes necessaires, & de toutes les qualitez propres pour en venir à bout. Ayant donc la teste pleine de ce dessein, il vid bien que ceux d'entre nos Autheurs qui auoient le mieux escrit, n'auoient pas trouué tout ce qu'il cherchoit, & qu'il luy estoit necessaire de passer nos destroits, & d'aller fort loin au delà, pour paruenir à la grandeur qu'il s'estoit imaginée. Et de fait, si les hommes se fussent tousiours contentez de nauiger terre à terre, & s'ils n'eussét osé regarder la mer que du bord de leurs riuages; Ils

n'auroient pas quitté leur première pauvreté, & les tresors qu'on a enleuez, & les richesses qu'on a transportées par le monde, seroient encore aujourdhuy dans les Indes, ou aux lieux où la nature les auoit mises. Ainsi si Monsieur de Balzac ne se fut seulement proposé que la pureté & la douceur qui faisoient toute la perfection de nostre langue; nous ne serions pas riches, comme nous sommes, de tant d'ornemens qu'il a inuentez, & de tant de merueilles qu'il nous a decouuertes. De sorte qu'au lieu de trauailler apres la veritable Eloquence, nous serions esclaves des reigles de la Gramere, & des subtilitez d'une fausse Logique, & ne connoistrions pas ny la force des figures, ny les principales beautez du discours. Or en cette ardente

poursuite, il luy a fallu surmonter des difficultez incroyables, & se sauuer d'une infinité d'escueils. Il à attiré tant de maladies dans son corps, par le trauail & les meditations de l'esprit, que s'il ne se soustenoit sur la satisfaction qui luy demeure de ce qu'il fait, il auroit souuent peine à supporter la vie, & la mort ne luy sembleroit pas le plus terrible de tous les maux. Icy c'eut esté trop peu à ses ennemis de se declarer iniustes, si à mesme temps ils ne se feussent monstrez cruels en son endroit. Ils ne luy ont pas seulement voulu faire passer pour crimes ses maladies, dont toutes les causes sont ou naturelles, ou telles que ie viens de dire; mais ils l'ont encore blasmé de ce qu'il n'est pas insensible pour l'excellence de ses œuures, & qu'il

444 DE MONSIEUR
ioüyt du plus honnesté contentement, & de la plus innocente volupté de cette vie. Toutesfois ie ne veux pas faire le vaillant hors de saison, ny continuer la guerre à des ennemis entierement ruinez. Je vous veux seulement faire part d'une pensée qui me semble assez forte pour chasser vne erreur qui se rend commune, & dont plusieurs ont peine de se defendre. Ils sont bien d'accord qu'on ne peut refuser sans iniustice à Monsieur de Balzac le premier rang entre les Escrivains François, & qu'il n'y a personne iusques à present qui puisse disputer avecque luy de l'Eloquence; mais ils ne veulent pas auoüer qu'il doüve tousiours conseruer cette eminence, & que l'aüenir ne doüve porter quelque homme qui se mette en sa place,

& luy fasse quitter les auantages qu'il a sur ceux qui l'ont deuancé. Ils se figurent, comme il n'y a rien de plus agreable aux François que la nouueauté, & que le changement des mœurs & des opinions est vne propriété de leur nature, que nostre langue pourra aussi changer avecque le temps, & prendre vne face toute differente de celle qu'elle a maintenant. Mais ils ne considerent pas qu'il n'en va pas de mesme des bonnes choses, & dont nous auons les semences dans les pures inclinations de la partie raisonnable, & des mauuaises ou superfluës, qui naissent du desordre de nos passions, & de la force de l'exemple. Celles-là ont vn certain degré de perfection qui les limite, & au delà duquel elles ne peuuent point aller. Cette per-

446 DE MONSIEUR
fection se descouure fort inegal-
lement, tantost piustost en vn en-
droit, maintenant plus tard en vn
autre, pour des raisons que ie n'ay
que faire d'escrire: Mais lors qu'el-
le se monstre, & apres que les pre-
miers mouuemens des esprits ont
passé, & que les efforts de l'enuie
sont rompus, elle attire à soy l'e-
stime & l'amour des hommes de
son temps, & s'assure de la faueur,
& des applaudissemens de ceux de
l'aduenir. Ainsi depuis tant de sie-
cles l'Eloquence de Demosthene
& de Ciceron est venuë tousiours
en triomphe iusques à nous. Ainsi
les vers de Virgile & d'Horace
n'ont pas aujourd'huy moins de
charmes pour nostre esprit, qu'ils
en ont eu autrefois pour celuy
d'Auguste & de Meccenas: Ainsi
ceux de Monsieur de Malherbe

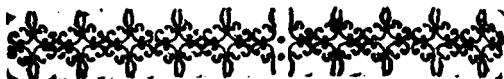
ont encore la mesme grace, qu'ils auoient il y a vingt ans, & il faut croire que les âges suiuians ne ferôt rien perdre à ceux de Monsieur de Racã que la nouveauté. Pour bien connoistre cela, & ne setromper point au iugement qu'on en faict, on doit s'asseurer qu'vne faculté, (permettez moy que ie me serue de ce mot) & vne connoissance qui se rapporte à l'action comme à sa fin, est arriuée à só entiere & derniere perfection, lors qu'elle peut facilement, puissamment & infailliblement produire l'effect qu'elle s'est proposé. Or la fin de l'Eloquence estant d'enchanter les sens dont elle a besoin, de gouverner les passions, de rauir l'entendement, de commander à la volonté, & en vn mot d'exercer sur tout l'homme vne tyrannie sans

violence, si quelqu'un doute que celle de Monsieur de Balzac n'ait ce pouuoir, principalement apres auoir leu l'Apologie que ie vous enuoyeray bien tost; Je seray contraint de croire qu'il y a des erreurs parmy les hommes, pour lesquelles la raison n'a point de remede, & que nos ames ont aussi bien que nos corps des maladies incurables. Pour moy tant s'en faut que ie m' imagine que quelque autre Eloquence doiue estre substituée à la sienne; qu'au contraire ie me persuade tout à fait que la posterité sera idolatre de ce que nous admirons en luy, & qu'elle ne laissera perdre vne de ces paroles, qui composent tant de belles locutions, qui enferment de si excellentes pensées, & qui peuuent porter la verité à trauers les

DE SILHON. 449
les sens iusques dans le fons de
l'ame. Je finis là dessus, attendant
de vous entretenir du mesme su-
iet, & de vous faire des compli-
mens par ma premiere lettre.



450 DE MONSIEVR



A

MONSEIGNEVR

L'EVESQVE DE
NANTES.

Il luy enuoye le dessein d'un ouvrage qu'il veut faire pour la defence de la diuinité de Iesus Christ. Cette lettre est longue, mais la diuersité des matieres qui y sont traitées ostera l'ennuy de la lecture.

LETTRE III.

MONSEIGNEVR,

I'ay esté si fort touché du iugement que vous auez fait de mes deux Verités, que ie n'ay pû vous cacher plus long temps mon ressentiment. Cet honneur m'est si

sensible, que quand ie considere que ie suis dans l'estime d'un Prelat que Dieu a donné à son Eglise en un temps, où toutes les grandes qualitez seruent d'exemple, & nulle ne reçoit de comparaison, ie me laisse transporter d'aise, & cette passion me sembleroit moins louïable, si elle estoit moderée. Certainement i'ay exprimé à ce coup qu'il n'y a rien de pur en ce monde, & que les plus grands maux de cette vie, ne sont iamais sans quelque alliage de bien; car apres tant de blessures de la fortune, eusse-je pû desirer vne plus douce recompense à mes trauaux, que vostre aprobaton, & vne aprobaton d'autant plus franche, que vous l'avez donnée en faueur d'un liure, dont vous ne connoissiez point l'Autheur? Mais, Mon-

seigneur, n'y auroit-il pas aussi du dessein de vostre costé, & que vous m'avez gratifié de loüanges qui ne m'estoient point deuës, afin que ie m'efforçasse de les meriter ? Aussi c'e que vous avez veu n'est autre chose qu'un trauail tumultuaire & si mal poly, que si ie n'esperois de luy donner vne autre face, ou de contenter le public par vn meilleur ouurage, ie serois marry qu'il eust veu le iour. Or d'autant que i'ay desia promis d'ecrire en faueur de la religion Chrestienne, & que vous m'avez fait l'honneur de m'en solliciter, i'ay voulu vous informer plus particulièrement de mon dessein, & vous enuoyer le plan de ce que ie pretends faire.

Encore que les erreurs n'osent paroistre à descouuert deuant vous,

& que l'esclat de vostre doctrine & l'opinion de vostre saincteté, imprimant la peur, ou la honte sur la face des esprits libertins; Si est-ce que ie ne doute pas, Monseigneur, que les plaintes ordinaires des gens de bien ne vous ayent fait sçauoir celles qui ont plus de cours au monde, & s'emparent plus généralement de la conscience des hommes. Il en est peu qui soient passez si auant dans la brutalité qui n'ayent quelque sentiment que Dieu est: Nous auons mesme dans la nature de grandes & viues lumieres de l'immortalité de nos ames, qui est cause qu'il ne s'en treuve pas beaucoup qui se tiennent à l'opinion contraire sans chanceler. Mais quand au fait de la Religion, c'est vn detroit plein d'écueils pour les esprits esgarez,

& le champ des plus communes erreurs: Et ce qui est de plus dangereux, c'est qu'elles ne sont pas seulement redoutables par le nombre, mais elles se rendent encor illustres par la qualité des personnes qui les suivent. Machiauel & sa secte faisant servir la Religion à l'Estat, semble ne reconnoistre point de Diuinité, ny vn autre estat pour les hommes que le present: car autrement, quelle apparence de preferer l'interest d'vn homme à celuy de Dieu, ou les aduantages d'vne vie si courte, aux esperances d'vne eternelle?

Ceux qui font la plus grãde foule sont quelques deliez, & qui pensent auoir raffiné la sagesse du monde; ceux là di-je confessent vn Dieu Autheur de l'Vniuers, reconnoissent sa Prouidence, auouët

l'Immortalité de l'ame , condamnant l'Idolatrie, blâment les Philosophes Payens d'auoir conuiué au culte de tant de Dieux que l'ambition des grands , & l'artifice des Legiflateurs auoit introduits , & croyent que la vraye Religio n'est autre que viure selon la raison , & que le plus agreable sacrifice qu'on puisse offrir à Dieu , est la pratique des vertus morales : consentent neantmoins & approuuent pour le bien de la société humaine , & la fermeté du repos public, de suiure le culte & les ceremonies exterieures qui seront en vfage en châque Republique ou Estat, & laisser cette bride au peuple, pour le retenir dans le deuoir: bien que eu égard à Dieu, qui veut estre seulement seruy en esprit & verité, cet ordre soit indifferent, & ces ceremonies

impertinentes: opinion contraire à celle de Themistius, qui representoit à l'Empereur Valens, que tout ainsi que Dieu auoit repandu la diuersité dans la nature, & que la beauté de l'Vniuers consistoit en la proportion de plusieurs choses differentes, il se plaisoit de mesme en cette grande variété de Religions, & de cultes qu'on luy rendoit.

|| A ceux-cy la Religion Chrestienne est la meilleure de toutes, à cause qu'elle est la plus morale, & Iesus-Christ admirable entre tous les hommes, pour auoir osé attaquer l'idolatrie, deuant laquelle les plus grands Philosophes auoient fermé les yeux, & faict la guerre aux vices que l'âge, & vn consentement presque vniuersel auoient mis en honneur. Mais

(voicy le poison) quant à la Divinité qu'ils est attribuée, ça esté, disent-ils, vne inuention en cela excusable, que la difficulté d'establiſſir vne ſi ſaincte Doctrine la rendoit neceſſaire : voire qu'il a esté beſoin pour donner plus de couleur à la fourbe, de forger tous ces myſteres & articles de foy, qui ſont eſtimez par le vulgaire d'autant plus diuins qu'ils ſont eſtranges, & qui ſurpaſſans la portée naturelle de noſtre connoiſſance, ne pouuoient eſtre conuaincus de faux : Tels ſont les myſteres de la Trinité, de l'Incarnation, de la Reſurrection, &c. Tellement qu'au iugement de ces Impies, tout cela n'eſt qu'vn acceſſoire pour remettre plus ſpecieusement noſtre raiſon pratique en ſa pureté naturelle, & la rendre plus venerable.

Quant aux heresies qui troublent peu souuent ceste primitiue lumiere, & ne blessent d'ordinaire que ces furnaturelles creances, il les faut tolerer ou reietter selon le bien des affaires du Prince, ou de la Republique. I'ay opinion que les Autheurs de l'Herésie dont Dieu a permis que ce pauvre Royaume soit affligé, estoient marquez à ce coin. Car ie mesouuiens d'auoir oüy tenir communement cette creance aux Huguenots, qu'on pouuoit faire son salut en toutes les deux Religions, que c'estoit mal penser de la bonté de Dieu d'attacher sa misericorde à l'une ou à l'autre, qu'il ne falloit pas iuger pour n'estre iugé, ny condanner pour n'estre condamné. Maintenant ils ont changé d'accent; & assurent que hors de

la vraye Eglise , dans laquelle ils se disent estre , il n'y a point de salut. Je pense qu'en voicy la raison. Les reformateurs estans plus sages mondains que bons Theolegiens, ont suiuy vne maxime que Machiauel fait grandement valoir en ses discours sur Tite Liue, & qu'il remarque auoir esté pratiquée par les anciens Romains: Qu'en tout changement d'Estat, de peur que la nouveauté ne se rende trop odieuse, il faut retenir quelque forme du premier gouvernement, & de ce qui plaist le plus au peuple. Ils voyoient bien que de persuader d'abord à vne infinité d'ames, que la Religion Catholique estoit vne voye de damnation, & que leurs Peres, Ayeuls & Ancestres depuis tant de generations s'y estoient perdus, c'estoit entreprendre l'im-

possible, qu'il falloit auoir le don des miracles: D'autre part ils preuoyent, quoy qu'ils laissassent le choix de faire son salut dans l'une ou dans l'autre, que celle qu'ils introduisoient, ayant de grands appas pour les sens, & quelques apparences pour la raison, il ne s'en treueroit que trop qui s'en laisseroient surprendre. Ainsi sous le masque de la pieté ils ont aduancé leur ambition, ou assouuy leur despit, & par ce changement de Religion ils ont fait voir aux plus aduisez qu'ils n'en auoient point pour tout.

Du despuis la fortune s'estant lassée de fauoriser la nouveauté, & les causes qui auoient ietté les grands dans ce party estans cessées, les plus prudens sont reuenus parmi les Catholiques, & il y auoit

apparence que les autres à leur exemple feussent passez du costé où pouuans faire leur salut ils afeuroient leurs affaires : & que comme la licence des mœurs, & l'indulgence charnelle retenoit les esprits bas dans l'erreur, l'interest & l'ambition en tireroit les homes de merite, si cette maxime de faire son salut par tout, auoit lieu. Cela a obligé les Ministres de la casser, & fonder vn article de foy contraire ; tant çette reformation a peine de s'acheuer, & de prendre des resolutions certaines. Ce n'est pas tout, ie feray voir clairement (& c'est vne partie de mon dessein) que cette heresie est le precipice de l'impieté, & que comme les petites riuieres s'enfermant dans les grandes, se deschargent dans la mer ; plusieurs propositions here-

462 DE MONSIEUR
tiques aboutissēt à d'autres erreurs
qui toutes se vont rēdre dās la grād
mer del' Atheisme : Et ie feray ce-
la d'autant plus efficacement, qu'e-
stablissant les points que les Athées
nous contestent, ie mōstreray que
quelques vns de leurs articles rui-
nent les fondemens que la Chri-
stianisme suppose, & dont eux &
nous sommes d'accord. Car quant
aux questions positives & de fait,
quoy que les Catholiques les ayēt
battus & pressez à l'extremité, &
qu'ils les mettent tous les iours aux
abois; si est-ce qu'ils treuvent plus
aisement des defaites: & comme
ceux qui se noyent embrassēt tout
ce qu'ils rencontrent; il n'y a ruse,
impertinence, ny mauuaise foy
dont ils ne se seruent, pour ne pa-
roistre pas vaincus.

I'espere donc avec la grace de

celuy à la gloire duquel ie destine cet ouvrage, de defendre tellemēt sa Diuinité, & de donner tant de iour & de force aux argumens qui la persuadent, que s'il y en auoit d'auantage, ils détruiroient & la nature & le merite de la foy. Si ceux qui la combattent demandēt vne clarté sans nuage, & aussi sensible que le Soleil, ils sçauront que Dieu ne releue pas en l'ordre de sa prouidence de leur volonté: que nous deuõs marcher en cette vie à la faueur des lumieres dont il luy a pleu nous esclairer, & qu'ayans tāt de motifs qui no⁹ obligēt à croire, & n'en ayās nul qui nous doiue faire mécroire la Diuinité de Iesus-Christ, les incredules encourront à bon droit la peine de cet article, qui porte, que *qui ne croira sera condamné*. I'ay touché cette confide-

464 DE MONSIEUR
ration en ma seconde verité. Or
en l'explication de ces motifs; i'ay
beaucoup de belles matieres à re-
presenter, comme

La prédiction des choses au-
enir qui dependent du franc arbi-
tre, est sans doute vn puissant indi-
ce de la Diuinité, & vn des plus ne-
cessaires argumens que nous en
ayons : voire la force de preuoir
vn effet qui doit sortir d'vne cause
libre est si estrange & incompre-
hensible, que toute la Theologie
est demeurée courte iusques icy
pour en rendre la raison: Car les
choses aduenir n'estans point pre-
sentés à Dieu, comme on parle
communement, veu que ce qui
n'est point, ne sçauroit estre pre-
sent, & la cause n'ayant rien en soy
qui puisse seruir à Dieu de fonde-
ment pour preuoir infailiblement

ce qui en arriuera, d'autant que plus il penetre distinctement & parfaitement la nature d'une puissance libre, plus il la void indifférente & moins déterminée à l'effect qui doit suivre. Il s'ensuit que cette force de prevoir est attachée précisément à la seule nature de l'intelligence, & que cette intelligence qui en vertu de sa propre force prévoid un effect qui doit proceder d'un principe libre, les comprendra tous en vertu de la mesme force; la raison est egale: si elle comprend tous les euenemens libres, beaucoup plus tous les necessaires: & si elle comprend toutes les choses à auenir, beaucoup mieux toutes les presentes & toutes les passées, & par consequent qu'elle est toute sçauante, &

en suite toute-puissante, puis que l'idée & la connoissance est la racine du pouuoir : Or il n'est point de nature toute-puissante que la diuine, donques la prediction des choses à auenir qui dependent du franc arbitre, est vn.euident indice de la Diuinité. Sur ce point ie decouuriray les vanitez de l'Astrologie iudiciaire, & la folie de ceux qui croyent aux Horoscopes, comme aux Euangiles, & les raisons pour lesquelles les eueniemens se rencontrent quelquefois conformes aux predictions de ces imposteurs, & autres suppots du Diable: I'ameneray beaucoup de remarques curieuses touchant les Oracles, les Augures & les autres moyès de deuination pratiquez par les Payens, pour les mettre en comparaison, & releuer dauantage la

verité du concours de Dieu, pour les predictions de la loy Iudaïque & Chrestienne.

Faisant le rapport & l'affortiment de ces deux loix, & montrant que la premiere n'a esté que l'ombre & la figure de l'autre, & par consequent qu'un esprit souverain, & le maistre de l'ordre du monde en a fait le projet. L'attaqueray la Cabale, & particulièrement les chimeres de Conrad, & d'autres qui font trauailler le saint Esprit, & suer tous les Prophetes pour voiler vn mystere de la nature, lequel s'il est veritable n'est pas si merueilleux que la generation d'un espy de blé. Et là par occasion ie iustificeray l'innocence de de Raimond Lulle, persecuté en ses escrits durant sa vie, à cause de l'obscurité qu'il y a à dessein mes-

468 DE MONSIEUR
lée, & maintenant la butte de quel-
ques Theologiens, qui luy impo-
sent d'auoir creu que le mystere de
la Trinité entre autres se pouuoit
naturellement demonstrier: Que si
eux mesmes en treuuent des crayóns
& des figures imparfaittes dans le
Soleil, dans le feu, dans vne fleur;
pourquoy ne luy aura-il esté per-
mis d'employer celles qu'il a des-
couuertes dans vne science con-
neuë à peu de gens, si elles expri-
ment ce mystere plus naïuement,
quoy que tousiours imparfaite-
ment?

Sur le miracle des Resurrectiós,
ie destruiray l'abominable proce-
dure avec laquelle Paracelse a en-
seigné qu'on peut faire naistre des
hommes sans la communication
charnelle de l'homme & de la fem-
me: Dieu ayant permis en punitió

d'une si execrable curiosité, qu'un Demon au lieu d'une ame, ait remué ces masses reuestuës de figure humaine qu'il appelle *Homunciones* (s'il en faut croire le conte.)

Rapportant les guerifons miraculeuses que Iesus Christ a faites, ie descouriray la fourbe du mesme Paracelse, de Crolius, & de leurs sectateurs, qui ont voulu glisser la magie à l'ombre des vertus *Magnétiques & Constellées* qu'ils appellent. Je reprimeray aussi l'extrauagante force que Cardan, Pomponace, & Vaninus attribuent à l'imaginatiõ, qui pourroit affoiblir l'esclat des operations surnaturelles de Iesus-Christ & de ses saincts. Je n'entends pas pourtant rien oster de la vertu de cette faculté qui est grande, ny reietter les estranges effets dont elle est capa-

470 DE MONSIEVR
ble, & que ces auteurs ont curieu-
sement recherchez.

Quant au dernier, à cause que
la licence de ses opiniōs, & le mal-
heur du siecle luy auoit acquis de
la reputation, ie suis obligé d'en
dire mon sentiment pour ne laisser
pas l'erreur en autorité. I'ay leu cu-
rieusemēt son Amphitheatre & ses
Dialogues: Au premier où il s'op-
pose à la doctrine des Athées qui
nient la prouidence, ie ne treuve
rien que de fort plat & de com-
mun, excepté quelques remarques
sur l'Astrologie iudiciaire qu'il a
copiées de Ptolomé & de Cardá,
& qui estans de pures frenesies &
auancées sans preuue, ont à grand
peine de quoy se faire refuter. Cer-
tes i'en fais aussi peu d'estat quē des
extrauagances des hostes des peti-
tes maisons: Par tout ailleurs quād

il entreprend quelque opinion difficile & forte, il l'enfante avecque tant de tranchées & de conuulsions, qu'on void bien qu'il y a eu du vice à la Conception: & l'excellence est qu'il veut faire passer ceste obscurité qu'il sentoit bien, pour vne subtilité; tant la vanité est artificieuse. Pour ce qui est de ses Dialogues dont il fait le theatre de sa gloire, & le champ de ses triomphes, & qui estans les derniers de ses escrits contiennent l'ame de son sçauoir: i'auoüe qu'il y a aux trois premiers liures des remarques assez rares sur la Philosophie naturelle: mais qui en retrancheroit ce qu'il a desrobé à Cardan, à Pomponace, à Fracastor, & à Iule Scaliger, le reste seroit bien sec. Le quatriesme dore la pillule & cache subtilement le poison; quoy qu'il

472 DE MONSIEUR
fasse semblant de fraper la Religio
Payenne, le contre coup va sur la
nostre. Ores il recommande en
passant la Religio des Philosophes
Payens, qui est de viure selon la loy
de nature, de laquelle il proteste
ne s'estre iamais departy : tantost il
met toutes les Religions au rang
des choses perissables, & les fait
naistre les vnes de la corruption
des autres: Opinion qu'il a tirée de
Machiauel en son Prince, & pour
la bien reuestir il la fonde avec Car-
dan, dans la reuolution des Cieux,
& dans la rencontre des constella-
tions; Et là il se donne carriere &
prend peine à estaller vne doctrine
qui n'a point de fõdemēt qu'en sõ
imagination, & apres auoir ouuer-
tement chocqué la diuinité de Ie-
sus-Christ, pour se mettre à cou-
uert de la iustice humaine, qu'il n'a

pû eschaper, il conclud que telles meditatiōs sont des fruits precieux de sa tres-subtile Philosophie, qu'il deteste & qu'il a mesme detestés en les produisant en faueur de la Religion Chrestienne.

Sur cette consideration *que cette Religion qui non seulement enseigne la pureté de la vertu, & ne flate nul vice; mais encore conduit à une perfection si eminente, qu'elle surpasse & la force de la nature pour y paruenir, & sa lumiere mesme pour la connoistre, est d'institution purement diuine. Or la Religion Chrestienne est telle, doncques Dieu seul en est le fondateur, & par consequent elle est la colombe & la fermeté de la verité.*

D'autant qu'on suppose d'ordinaire la maieure (& moy qui sçay qu'auccque les desesperez il ne faut rien supposer, mais ramener le

tout iusques aux derniers principes & naturellement conneus, ie la releueray avec estenduë de discours, & la mettray en telle euidéce qu'il n'y aura peine qu'à persuader la mineure qui est vne questiõ d'experiance, que les libertins nient, & les Heretiques ne peuuent ressentir. Ceux qui ont traité cette matiere la prouuent tres - pertinement, qui est cause que ie ne me destourneray point de leur chemin, i'en osteray seulement quelques espines, & quelques difficultez, qui laissent les autres moins disposez à receuoir la verité. Je tiens ce motif pour le plus puissant de tous, & pour la pierre à laquelle les autres se doiuent toucher; & de celuy-là & de la predictiõ des choses à aduenir qui dependét du franc arbitre, i'en fais les deux poles

quand aux fondemens externes du
Christianisme.

Icy ie leueray vn charme qui lie
presque tous les esprits populaires;
& principalement les Heretiques,
qui ne sçauent pas distinguer la do-
ctrine des mœurs, & pensent mal
de la Religion, à cause de la mau-
uaise vie de ses Ministres. Certes
des'imaginer vne Religion qui ar-
rache necessairement toutes les se-
mences des vices, c'est mal com-
prendre l'estat de la vie presente:
& ne pouuoir fuiure que le chemin
de la vertu, ce seroit n'auoir point
de franc arbitre, ny d'inclinations
au mal: tellement que cette Reli-
gion est veritablement diuine, non
pas qui ne compatit avecque la li-
berté de pecher, mais qui porte à
l'exercice des vertus plus qu'hu-
maines: l'vn est vn appanage de la

nature, l'autre vn effect de la grace: & les Heretiques sont grandement desraisonnables de receuoir plus de scandale de la licence de quelques vns de nos Prestres & de nos Religieux, que d'edification de la vie admirable des autres, comme les mouches qui s'attachét aux parties raboteuses d'vn miroir, & ne peuuent se tenir sur les lisses & polies: & ne considerét pas que par vn iugement si oblique ils ofensent pour le moins autant leur Religion, en laquelle parmy vne grande corruption de mœurs, il ne se treuve que quelque pratique des vertus morales.

Et d'autant que ie viens de dire que la Religion Chrestienne avecque la liberté de pecher qu'elle laisse, fournit de le force au dessus de la nature pour ne le pas faire: ie

prendray de là occasion de combattre cette maxime de Machiauel qui est la fondamentale de son Prince, *que pour paruenir à quelque biē on peut se seruir de moyens iniustes*, cōtraire à celle de sainct Paul, qui dit *que la damnation de ceux là est iuste qui font du mal afin qu'il en arriue du bien.* Sur l'explication de ces deux maximes se formera l'harmonie que ie medite des maximes d'Etat, aucque celles de Conscience. C'est vne connoissance qui n'est pas moins necessaire à vn Ministre d'Etat pour le bien gouuerner, que le Soleil à la nature pour la maintenir: car quoy que ceux qui nereconnoissent point d'autre biē, que l'vtile, ny d'honesteté qu'en la bienseance, soient tousiours pernicieux; ceux qui ont l'ame bonne ne causent pas quelquefois de

moindres ruïnes par les scrupules de la conscience : & neantmoins cette science si importante se treuve par ie ne sçay quel malheur la plus sophistiquée de toutes. De ceux qui en font profession les vns se iettent sur l'extremité de l'iniustice, comme Machiauel & sa secte que Iule Cesar semble auoir fondée par ce dire, *il faut violer le droit que ce soit pour regner* : d'autres penchent vn peu trop vers l'autre extremité, & n'elargissent pas assez les bornes de ce que l'interest public rend legitime, comme ceux qui pour redresser vn bois courbé le plient del'autre costé : il y a encore quelque milieu ce me semble que la conscience peut souffrir & que les affaires requierent. Ceux qui ont touché ce milieu aiustent seulement les preceptes à la fin où

ils tendent, & ne les ramenans pas aux raisons vniuerselles d'où leur iustice depend, laissent l'entendement moins esclairé pour les appliquer aux occurrences.

Or d'autant que cette science consiste à ioindre avecque dextérité l'utile à l'honneste, & à repousser tousiours le mal sous quelque visage qu'il se presente, il importe de connoistre parfaitement les conditions du dernier, & de sçauoir ce qui est mauuais par nature, & ce qui l'est par accessoire. L'Arsenic est de soy vn poison tres-violent, le vif argent deuiet tantost poison, tantost remede, selon qu'il est preparé. Il est des choses dont l'essence est teinte d'une malice inseparable, & qui sont defenduës pour estre telles, d'autres qui ont seulement de la malice pour estre defen-

duës, & pour blesser l'autorité du Superieur : Les premieres sont la matiere des commandemens naturels , les secondes des positifs : Je joins aux premiers , pour assortir mon projet, les obligations qui naissent du droit des gens , comme des suites necessaires des naturelles : Les seconds sont ou diuins ou humains , & ceux-cy ou ecclesiastiques ou seculiers : Les premiers sont invariables , les seconds sont susceptibles de chagement , & cessent d'obliger en certaines occasions : & d'autant que les loix n'obligent point que selon l'intention du Legislatteur , on interprete cette intention , on cherche les causes qui ont donné occasion à leur establissement, si elles ont cessé, ou si elles continuënt , si ces loix deuiennent dommageables ou inutilles,

les, s'il est permis pour oster vne obligation d'en faire entrer vne autre en sa place, ou pour l'interest particulier, ou pour le public. Il faut sçauoir faire la difference de ce qui est de droit ordinaire, ou de ce qui est par priuilege : les causes de ce Priuilege cessas s'il peut estre osté, ou s'il le doit pour les consequences. Il faut sçauoir faire la comparaison des biens, si l'vn sert d'empêchemēt à vn plus grand, ou à vn eïgal, si l'on peut permettre, ou si l'on se doit opposer à vn mal, si l'on agit ou si l'on souffre simplement, si quelque chose est licite en soy, & illicite à cause du scandale ou de la dissolution de quelque police importante où elle aboutiroit.

Sur tout il est necessaire que le Ministre de l'estat possede parfai-

486 DE MONSIEUR
tement, & en leur vray sens quel-
ques maximes, affin de marcher
sans trouble dans les affaires. Je dis-
courray sur les principales, & mar-
quant les circonstances & les rai-
sons qui les tiennent dans les ter-
mes de la iustice, ou qui les iettent
dans l'iniustice, ie les mettray en
leur droit vsage. Comme l'vne des
peines de la legitime excommuni-
cation est d'interdire le commer-
ce & les offices qu'on a acoustumé
de rendre à la personne excommu-
niée. Il sçaura que cette peine ne
regarde que les particuliers, que
neantmoins la puissance Ecclesia-
stique en peut dispenser pour de
grandes cōsiderations, mais qu'elle
n'y peut iamals obliger vñ Sou-
uerain pour le garder de ses sub-
iets: Et affin que nul ombrage de
scrupule ne s'elue dās son esprit,

il s'asseurera sur vne maxime de cōsciēce reçeuë de tous les Theologiēs, *qu'à la rencontre de deux commandemens opposez & dont l'exécution de l'vn empesche celle de l'autre, l'obligation du plus foible cesse, que d'euiten la frequentation d'vn excommunié, est vne obligation du droit positif soit Ecclesiastique, soit diuin, que les devoirs que le sujet doit à son Souuerain sont de droit naturel, ou au moins du droit des gens qui le suit en force, confirmé par le diuin positif: & partant que l'obligation de celuy-cy est plus forte & plus pressante: & là dessus avecque repos d'esprit, & seureré de conscience il contiendra le peuple dans l'obeissance, & dans tous les devoirs qu'il a accoustumé de rendre à son Prince, & s'opposer avec courage au dessein*

de ceux qui emportez d'un zele indiscret, ou de quelque interest particulier l'en destournét. Il sçaura seulement que l'exemple du Souuerain ne doit iamais attirer en ses suiets l'imitation de l'erreur, ou du vice, d'autant qu'elle renuerferoit vn deuoir premier que l'autre, & le fondement de la nature humaine, *qui est de viure selon la raison, & il est certain que l'homme est plustost né pour la raison que pour la société*, celle cy est la branche, & l'autre le tronc.

Aux questions douteuses il embrassera tousiours le party le plus aduantageux pour son maistre, bien que le moins probable : Et cela en liant ensemble deux maximes, l'une de conscience, l'autre de prudence: La conscience nous permet de choisir de deux opiniôs

probables celle que nous voudrôs: La prudence nous cõeille de deux opinions dont le choix nous est permis, de faire valoir celle qui est la plus profitable. La raison pour la conscience est, d'autant que bien que nous soyons obligez de nous tenir tousiours du costé de la verité conneuë, elle est neantmoins d'une si difficile queste, & le mensonge imite si finement ses couleurs, qu'elle est souuent le moins, où il y a plus d'apparence qu'elle soit; la raison pour la prudence estant si naturelle, n'est que trop sceuë de tous.

Voire plus il passera outre, & ne permettra d'enseigner ou d'escrire autre opinion que celle que le bien du Prince luy aura faite choisir: surquoy les suiets ne doiuent pas se battre, ny faire les fascheux.

490 DE MONSIEUR
car bien que le Souuerain n'aye point de pouuoir sur l'esprit, ny sur ses productions tandis qu'elles se tiennent à leur principe; & qu'elles ne sortent pas dehors, cela estât de la seule iurisdiction diuine; Si est-ce qu'il peut disposer de l'exterieur selon la necessité ou la bienfaisance de ses affaires, & hors l'intereſt de la conscience. Or aux cas dont ie viens de parler la conscience demeure sans blessure, & partant ils ne doiuent pas faire difficulté d'accommoder leur doctrine à l'intention du Prince.

Et ne faut point que l'exemple de ses voisins l'esbloüisse, & le fasse chanceler, qui permettent quelquefois vne doctrine qui peut offenser l'authorité du souuerain, & troubler le repos de l'Estat, mais non pas du leur, soit pour estre

exempts des pretextes, soit pour y auoir preparé des preseruatifs: & font semer cette doctrine chez leurs voisins, où elle peut estre la semence des troubles. & des diuisions dont ils pretendent se preualoir: car au reste ils sont si sensibles en cet endroit, que pour peu qu'on les y ait d'autrefois touchez, ils n'ont pas bruslé des liures comme en France, ils ont assiegé, pillé, emprisonné, rançonné, bref fait li-tiere de tout ce qu'il y a de plus sainct & de plus auguste parmy les hommes.

Interpretant cette maxime tirée de Tacite, *que tout grand exemple a quelque chose de rare, par laquelle le dommage des particuliers est recompensé par l'utilité qui en reuient au public.*

Après auoir discoursu des conditions avecque lesquelles le Prince

s'en peut seruir, & sans lesquelles elle est pernicieuse, ie veux faire vn bon office à la iustice, & la descharger des plaintes dont elle est persecutée par la voix de ceux qui souffrent plustost par leur malheur, & pour seruir à l'ordre receu, que par la faute des Iuges. Car de penser pouruoir en France à la grande corruption qui gaste ce corps, ce seroit entreprendre de bannir de la nature la mort & les maladies.

Sur ce dire tant recommandé & pratiqué par Louys vnzième, *qui ne sçait dissimuler ne sçait pas regner.* Je rechercheray les cas ausquels la dissimulation peut estre permise, & discourray amplement de la nature & de l'usage des Equiuoques. l'abus en est si grand, & le commerce & la société en est tellemēt

offencée, qu'il seroit besoin que iamais personne n'eut esuanté vne matiere si dangereuse. Il arriuera avec le temps que nous ne nous entreconnoistrions plus, & que le parler qui a esté donné aux hommes pour exprimer les pensées, ne fera plus son effect qu'à contresens, & que la verité ne se treuuera que dans la contradiction. Vn Cordonnier faisoit semblant de se couper la gorge, vn singe le vid & le voulant imiter il se la couppa en effet. Il est arriué qu'en des occasions de grande importance, & tousiours pour arriuer à vn bien tres-necessaire, ou pour se garantir d'vn grand mal autrement inuitable, & iamais avec dessein de nuire, quelques grands personnages ont exprimé leurs pensées moins ouuertement, & sous des

parolles qui pouuoient receuoir vne autre interpretation que l'ordinaire : cela a la semblance, mais non pas la nature du mensonge. La plus part des autres sont des singes qui pensans imiter les premiers, tuent leur ame, & rendent la tromperie & la mauuaise foy d'autant plus dommageable, qu'elle est couuerte.

Sur cette maxime que le Prince est maistre de la vie & des biens de ses sujets, lors que la necessité publique le requiert, qui autorise & rend legitime l'usage des Vsucapions & prescriptions, & fait qu'il peut depouiller le vray maistre de la propriété de son bien, & la transferer au presumpitif qui en a iouy certain temps de bonne foy, & sous vn titre apparent. Je rechercheray si son ordonnance peut aussi redre

licite l'usage des interests, & si en ce temps où l'avarice est si ardente, & la charité si froide, la necessité publique requiert qu'il permette sous certaines conditions, ce qui autrement est illicite & deffendu.

Bref il importe que le Ministre de l'Etat connoisse l'estenduë & les limites des deux puissances *Ecclésiastique* & *Seculiere*, dont l'une est le Soleil, & l'autre la Lune de l'humaine société, afin que l'un n'empiete pas sur les droits de l'autre, mais que chacune tende sur ses propres moyens à la fin de sa fondatiō. Il doit aussi sçavoir le fonds de la puissance de son maistre sur ses suiets, pour empescher que son gouvernement ne soit violent, & qu'ils ne se portent à la licence. Pour faciliter cette con-

noissance il faut monter iusques à l'origine & à la source de ces puissances. Il est certain que comme Dieu est l'autheur de l'estre de toutes les choses, il l'est aussi de l'ordre qui les assemble & les lie : l'un est vne marque de son pouuoir, & l'autre de sa sagesse, & toutes les deux sont vn sujet d'admiration pour les hommes : l'Estre est comme le corps del'Vniuers, & l'ordre est cōme l'ame sans laquelle il seroit & sans beauté, & sans consistence : l'ordre des choses corporelles est veritablement excellent; mais à cause que la necessité les enchainne, la sagesse diuine esclate plus admirablement en la dependance & en la liaison des causes libres & morales, & en vn temperament si difficile que celuy de la liberté & de la subiection: & quād

il n'y auroit que ce seul argument pour prouuer qu'il y a vn esprit souuerain qui gouerne le monde, i'en ferois conuaincu. Dieu donc est la source des puiffances de la terre, mais il a contribué en diuerses sortes à leur establissement.

Les Seculieres ont leur premiere fondation au consentement des particuliers, qui guidez par la lumiere de la nature dont Dieu est l'auteur, & poussez par le besoin qu'ils auoient de se maintenir, ont formé vne autorité à laquelle ils se sont assuiettis : du depuis Dieu a cõfirmé par sa reuelation ce qu'il auoit inspiré par la lumiere de la nature. Je ne parle qu'en general, car ie ne veux pas m'estendre icy sur certe matiere. Pour les Ecclesiastiques comme estans les plus

nobles puissances, & les plus clairs rayons de la sienne, Il les a fondées d'une autre façon: sans s'en remettre aux inclinations humaines, il les a immédiatement & authentiquement créées, & leur a planté les bornes qu'il luy a pleu, & suiuant la fin qu'il s'en est proposée, sans qu'il soit permis de les eslargir ou de les estreoir, & il a esté à propos que cette institution ait esté claire, afin que l'esprit humain ne vint à la corrompre par ses interpretations: & si l'institution a deu estre claire, pour brider la licence? combien plus la substitution pour euitier le trouble? & si l'abrogation d'une loy & d'une puissance Ecclesiastique a deu estre manifestement faite par la mesme autorité qui l'auoit establee, & qui luy en a substitué une nouvelle; com-

bien plus ouvertement doit elle avoir déclaré son intention, si elle a retranché quelque chose de la puissance seculiere, qu'elle a aussi fondée, ou au moins confirmée, pour en faire l'attribution à la nouvelle Ecclesiastique ? d'autant que les hommes s'interessent plus sensiblement pour elle, & ont vne plus grande force en main pour disputer leurs interests : que si en la plus chétive possession du monde, il est necessaire que celuy qui veut evincer produise des titres plus clairs & plus forts, que ceux du possesseur ; autrement la condition du dernier est toujours censée la meilleure ! quelle apparence d'en produire de douteux & d'embrouillez contre des clairs & irrefragables ? Il est donc icy question de declarations formelles, & non

500 DE MONSIEUR

pas de ietter de la pouffiete aux yeux des simples avec des similitudes, analogies, ampliatiōs de bienfiance & autres tels moyens avec lesquels on pourroit donner du credit à l'Alcoran, & telle procedure est vne manifeste chicane. Il faut donc cōclurre que cette puissance dont la fondation est obscure, & les tiltres embrouilleez est nulle: Et de fait, ie ne puis m'imaginer que la sagesse de Dieu est annexé à l'ordre le plus releué du monde qui est l'Ecclesiastique, vne puissance, laquelle il a preueu ne deuoit iamais estre reconnüe (ie dis par ceux sur qui elle se doit exercer) ny arriuer à sa fin, & par consequent inutile, luy qui n'a rien fait inutilement au plus vil & au plus bas ordre des choses? beaucoup moins vne puissance qui
ne

ne s'est iamais montrée qu'avec-
 que des effects violens & contrai-
 res à la fin, bien qu'on en desguise,
 & qu'on en falsifie les causes. L'e-
 xamineray, Dieu aydant, sans pas-
 sion & sans me porter l'arbitre de
 ce grand different, les productions
 faites de part & d'autre, & ce
 que ie pense estre encore à pro-
 duire.

Il importe donc que le ministre
 de l'Estat affin qu'il soit non seule-
 ment fidele, mais encor vtile à son
 maistre, comprene parfaitement
 l'accord des maximes de consciēce
 avecque celles de l'Estat, & qu'il
 sçache les raisōs vniuerselles sur les-
 quelles elles s'appuyent: autrement
 s'il n'est guidé que par la seule pra-
 tique des affaires, il va bien le grād
 chemin, & sans broncher s'il ne
 veut: mais d'autant que l'exe-

502 DE MONSIEUR
rience est douteuse, chancelante,
& variable, les nouvelles occur-
rances luy font autant de pieges &
de precipices dans lesquels il se perd
souvent, & attire la ruine de son
Maistre. Aussi aux Royaumes
mieux policez il y a double con-
seil, l'un d'Estat & l'autre de con-
science: l'ordre seroit bien plus
parfait, mais cela est casuel, si les
mesmes testes qui sont capables de
l'un, estoient instruites en l'autre:
comme nous voyons en la nature
plusieurs perfections éparles en
diuers suiets, se r'alier en la simpli-
cité d'un plus noble: quand cela se
rencontre la conduite de l'Estat
en est plus seure, & son bon-heur
plus durable. Le Cadinal Kimenez
l'a fait voir à l'Espagne, & la me-
moire du Cardinal Doffat sera
tousiours chere à la France, pour

les grands seruices qu'il a rendus au feu Roy en des affaires chatouilleuses; mais quel plus illustre exemple que celuy de ce grand Cardinal qui fait connoistre à tout le monde, qu'il y a quelque prudence parmy les hommes, qui est maistresse de la fortune, & qui dispose des euenemens.

Enfin, Monseigneur, pour sortir de ce discours que i'ay fait plus lóg que ie ne pensois, & peut-estre que ie ne deuois pour ne vous estre importun, ie parcourray les autres motifs qui rendent euidemment croyable que Dieu qui ne peut fauoriser le mensonge, a authorisé la Doctrine de Iesus-Christ. Ses admirables qualitez: les conditions de ceux qu'il a choisis pour la publier: la façon contraire aux regles de toute prudence: la vitesse

avec laquelle elle a couru toute la terre, à trauers les contradictions & les efforts des puissances humaines & Angeliques, & s'est ancrée par cela mesme qui deuoit la destruire : l'estrange changement que  qui estoit le scandale des Iuifs, & la folie des Gentils, soit deuenu la sagesse des grâds esprits, & la gloire des Monarques; Ramassant toutes ces choses ensemble, & les comparant auecque toutes les sectes qui ont iamais paru, il faudra qu'il en reüssisse vne euidence morale du concours de la Diuinité, & conclurre que s'il y a vn Dieu & vne prouidence, & si cet appetit de beatitude dont nul n'est exempt, n'est imprimé vainement, il n'y a point d'autre chemin qui nous mene au lieu où il doit estre contenté, que la Re-

ligion Chrestienne.

Après pour monstrier qu'il ne fût iamais dessein mieux entendu, ny liaison plus parfaite que celle de la Doctrine de Iesus-Christ, ie traiteray de ces principaux poinets; Et après les auoir aiustez aux fins que Dieu peut auoir eues pour nous la reueler, qui sont sa gloire & nostrefalut, ie m'asseure qu'on auoüera que cè ne peut estre que l'ouurage d'une sagesse infinie. Les mysteres donc de la Trinité, de la Predetermination, de l'Incarnation, de la Iustification, de la grace, & du franc arbitre, &c. seront le suiet de la seconde partie de mon liure.

Et afin qu'elle rende encore quelque seruice aux Predicateurs (i'entends les mediocres & les foi-

bles) ie ne presenteray point cette doctrine à la mode de l'Escole, & avecque les espines dont elle y est herissée: le luy donneray de la clarté tout autant que ie pourray pour la faire intelligible, & des ornemens & de la douceur pour la rendre delectable: le m'estudieray sur tout à la pureté & à la propriété des termes ortodoxes pour euitter les surprises; affin qu'au lieu des contes de Herodote, de Pausanias, & de Pline, on nous communique les pensées du S. Esprit Si ie n'auois peur, Monseigneur, de vous déplaire, & s'il ne sembloit que ie voulusse esclairer le Soleil; le vous proposerois comme le plus parfait exemple qu'ils deuroient imiter; Mais quoy tous ne peuuent pas auoir le bien d'escouter cette grande eloquen-

ce qui a remply les plus celebres chaires de ce Royaume.

Mon dessein est donc grand comme vous voyez, Monseigneur, & bien que beaucoup de parties me manquent pour l'exercer dignement ; si est-ce qu'une des principales est le loysir & le repos. Celuy qui calme quand il veut les vents & la tempeste, apaisera s'il luy plaist la violéce de mes affaires. Si cela est, & si ie puis esperer que ce travail que ie proiette ait quelque durée, & de la communication avecque la posterité, elle sçaura, Monseigneur, qu'après la gloire de Dieu, rien ne m'a tant animé à l'entreprendre que vostre desir. Si l'agitation continuë, & que les diuertissemens m'emportent, acquiesçant avecque douceur aux loix de la prouidence,

508 DE MONS. DE SILHON.

Je diray avec Saint Paul, que ie
ne fais pas le bien que ie voudrois,
& ne seray iamais autre que oeluy
que vous m'avez obligé d'estre,
c'est à dire

MONSIEUR,

Vostre tres-humble, tres-fidelle,
& tres-obéissant seruiteur.

SILHON.